

GEORGES PERROS



L'IMAGINAIRE
GALLIMARD

Extrait de la publication

Né à Paris en 1923, Georges Perros est d'abord comédien et fait partie de la Comédie-Française dans les années 50. Grâce à une tournée de la Compagnie, il rencontre au Caire Jean Grenier, qui l'introduit dans le milieu de la *N.R.F.*, où il nouera des amitiés.

Assez rapidement il quitte la scène pour la lecture : son ami Gérard Philipe lui confie des manuscrits pour le T.N.P., et il en lira ensuite pour les Éditions Gallimard.

Appréciant peu la vie à Paris, il s'installe à Douarnenez avec sa femme et ses trois enfants, et se consacre à la lecture et à l'écriture. Il collabore à la *N.R.F.*, à divers revues et journaux auxquels il envoie des chroniques de tous ordres.

Atteint d'un cancer, il meurt à Paris le 24 janvier 1978.

Georges Perros a reçu le prix Max Jacob en 1963 pour *Poèmes bleus*, le prix Valéry Larbaud en 1973 pour *Papiers collés II* et le prix Bretagne en 1974 pour l'ensemble de son œuvre.

Je ne peux pas concevoir un homme sans cesse occupé de ce qu'il fait, a fait, va faire. Quoi qu'il fasse. L'homme m'est impensable qui n'éprouve pas, tous les jours, fût-ce un quart d'instant, le vide, l'impossible à vivre. C'est ce quart d'instant qui me passionne. Qui a fait ma vie. Ce quart sans la moindre référence, le moindre souvenir, la moindre hérédité. Ni cruel ni pessimiste ni perceptible à qui que ce soit. C'est comme une douleur furtive qui vous traverse comme un avion passe un nuage. Il vaut mieux être seul quand elle se déclare. Tout de même. Parce que justement, quoi qu'on fasse à ce moment-là, on n'a qu'une envie, la suivre, cette douleur, voter pour elle. J'ai connu cela sur scène, quand je jouais des rôles un peu conséquents. Entre deux répliques, elle attaquait, sans méchanceté, elle ne savait pas ce que je fabriquais là. Mais c'en était fini de ma présence scénique. Je me trouvais tout à coup dans un monde bloqué, arrêté, une sorte de musée Grévin, rejeté — sans l'être — hors d'une figuration plus ou moins intéressante. Le non-sens

absolu. Mais s'il n'y avait que le théâtre! Ça continue, dans le plus retiré possible. Au moins là suis-je en mesure de voyager en toute tranquillité sur les ailes de cette douleur, oh, disons de ce picotement quotidien qui traverse tous les instants, les uns après les autres, sans *chronologie*, de ce qu'il croit ma vie.

On a tort de se plaindre. Si on savait d'où on vient, où on est, où on va, ce serait l'enfer absolu.

On demande une miette d'amour pour tous les jours. On nous en donne une tonne pour l'éternité, qui est la mort.

L'homme se fait réveiller par un portier qui passe la nuit à sa place.

Manon, Werther, pas du chant. Du chantage.

Pour écrire, il faut, il suffit — expressément — que je ne pense à rien. A personne. Le désert total. Sinon, je redeviens modeste. Incapable. Comme dans la vie. Dans la rue. Voire dans le lit.

C'est quand je suis tout seul que je me sens le plus humain. Comment concilier cet état avec

l'autre, de fréquentation? J'essaie. C'est difficile. Qui a connu une solitude alcoolisée — pas question de boisson —, mieux vaudrait qu'il ne se marie, ne fréquente. Il sait où sont ses amours. Et ses désastres. A déposer nulle part. Nous sommes êtres pour poubelles. Tout ce qui nous fait vivre y va.

Quand on connaît bien les coulisses, plus question d'aller dans la salle. Encore moins sur scène. Où?

Se faire élire par un autre que soi-même est dérisoire. Plus dérisoire encore.

Comment parvenir à ne plus dire ce qu'on *pense*? L'idéal. Mais n'importe quel acte provoque comme une fumée, irrécupérable, qui va perdre ses dernières volutes sur l'acte qui suit. D'où funeste mélange. Collision d'un néant à un autre. Penser serait donc la présence de l'intellect pendant le passage. Pour parvenir à ne pas penser, il faut prendre de vitesse cette fumée. En l'écrasant, la chassant, à grands coups de mots, à n'en plus finir. Le roman moderne ne laisse plus à personne ce temps, le temps de fumée qu'on appelait la pensée. Il s'agit d'aller plus vite que le gibier. Sans le tuer.

Les comptes d'auteur de la mort.

Le théâtre, c'est la folie partagée. Tous les personnages de théâtre sont fous. Folie relayée.

Il y a lyrisme dès qu'il y a circulation. Rien de plus lyrique que le sang. D'où, peut-être, y a-t-il un lyrisme par homme. Un battement de cœur particulier qui sonne l'heure d'un discours ininterrompu, puisque discontinu.

Je ne peux qu'envier les artistes que le temps parvient à envahir de telle sorte qu'un chantier se déclare, s'ouvre devant eux, et qu'un *travail* leur devient possible, leur permettant dès lors d'être occupés comme s'entendent à l'être un menuisier, un maçon, un bûcheron, etc.

L'enviable, c'est de métamorphoser son *artisterie* en *artisanerie*.

Reste... l'inspiration. Mot difficile à prononcer, impossible à *traduire*, puisqu'il ne recouvre rien, le fait même de travailler l'annulant.

Il y a longtemps que je me serais quitté si je ne tenais si évidemment à ma peau. Mais j'ai des absences. Il suffit que je fréquente des hommes dont les soucis diffèrent des miens. Avec lesquels il m'est impossible d'être. Vous me demanderez pourquoi je les fréquente. Oui. Je me le demande

aussi. Mais je n'ai jamais pu sélectionner mes compagnons de voyage. Et comme il y a des hommes partout, et que je ne saurais vivre ailleurs que partout, les hommes sont là. Nous sommes là. Susceptibles de manifestation humaine, de langage, d'affection. Il n'y a pas de premier venu parmi nous. Ni de dernier. Tous logés à la même enseigne. Déposer sa vie dans l'urne du jour le jour, je trouve ça imprudent. Risqué. Osé. Il se trouve que ceux qui s'y risquent...

On est forcé de prendre des vacances, incroyable mais vrai. L'homme accepte son malheur, son esclavage, pourvu qu'on lui promette trois semaines d'ennui libre tous les ans, et la retraite un peu avant de mourir. Je n'invente rien, nous en sommes tous un peu là. Les autres, les chefs, les grands, les « banquiers », n'en parlons pas. Ils n'existent pas. Ils sont déjà morts. Laissons-les faire avec leurs grosses voitures, leurs villas à golf miniature. Leurs maîtresses à gros tirage. Aucune importance. Morts. Des morts un peu gênants. Mais des morts. La vie est au rez-de-chaussée, ils siègent là-haut, entre les cuisses de leurs dactylos, les bouteilles de cognac. N'y faisons pas attention. Un sort pareil vaut bien quelques distractions. On devrait les empêcher de faire de la politique, bien sûr. Mais comme tout le monde vote pour eux, c'est assez compromis.

La nuit aussi donne des idées, pourquoi en faire des rêves, comme si les idées diurnes étaient plus

achevées que celles du sommeil. Ces idées, parfois, nous échappent, on ne sait pourquoi. Pendant qu'elles déroulent leur absolu, on *pense* qu'il faudrait les noter. Elles, et non les autres. Or ce sont celles-là qu'on ne note pas, qui reviennent périodiquement, sans qu'on puisse jamais les *retenir*.

J'écris, ce n'est pas mon métier, aucun métier ne ressemble à l'homme. C'est mon possible. Je sais que si je n'écris pas, quelque chose cloche, qui signale la catastrophe. J'ai des amis plus fous que moi. J'étais aussi fou dans ma jeunesse. Quand je n'avais pas pondus mes dix pages d'âneries dans la journée, je tombais malade. Ou amoureux. Ça se vaut. Maintenant, c'est différent. J'ai un peu fréquenté les autres. Écrire ne m'apparaît plus chose tragique. Au contraire. Il y a pire. Je trouve qu'écrire est un privilège. Le privilège du pauvre.

La plume est ce que j'ai trouvé de plus aigu pour percer le mur de la minute, pour rompre l'enchaînement empoisonné du temps. Mais si ce mur reculait au fur et à mesure que j'avance, à la même vitesse! Si on ne bêchait que la distance!

Non certes l'homme n'a pas en lui de quoi aimer trente-six fois. Ou c'est qu'il nomme amour une bien faible flammèche. Quand on a bien aimé, quand on a tout brûlé, il se fait un grand vide,

une grande blessure à cicatriser par le temps. Mais qui ne voit que la vie est trop courte pour récidiver.

Péronnel d'Armentière — Ravel.

La postérité. Qui parle encore de Desportes, Vion Dalibray, Sponde?

Et si on se trompait?

Peut-être que Gaston Chaissac, Cingria, etc., c'est infiniment mieux qu'Aragon, Montherlant, individus dont je n'ai jamais lu dix lignes sans éprouver une certaine gêne. Gêne non éprouvée avec Miller (Henry), qui n'est pas tout à fait connu comme il le mérite. Je ne suis pas contre le bavardage. Au contraire. Contre cette coulée de lave qui ramasse toute la condition humaine sans s'égarer volontairement dans les lieux où je ne sais quel destin prend empreinte. On demandait l'autre jour à Malraux s'il se sentait quelque affinité avec Debray (Régis). Oui. Bien sûr. Mais ce pauvre Debray (*sic*) s'est trompé. Ce n'est pas en Bolivie que ça se passe. Aujourd'hui.

Pour moi, qui n'ai pas de destin particulier, ça se passe partout, toute la journée. Tous ces gens nous entraînent dans un bateau qu'ils n'ont qu'une hâte : quitter à la première escale, histoire d'écrire leur roman, qui est et ne peut être que d'aventure. Je préfère Loti. Je préfère Segalen. Je préfère Roussel. Je préfère Hugo. Qui ne manquaient pas d'un certain talent. Talent d'avoir du génie. Mais le génie du génie me fait penser au musée Grévin.

La vie sous le nez. L'orgueil va de pair avec la pire humilité. Il n'y a pas à vivre entre nous. On a inventé la susceptibilité. La pudeur. Quelqu'un qui me parle de pudeur m'horrifie. Retrouver le lieu commun. Pendant qu'on *travaille*, qu'on est retiré dans sa chambre, qu'on *écrit*, le monde bouge, remue, comment le prendre dans ce qu'on écrit, dans le même temps, comment ne pas accumuler les retards, les injustices. Même au degré journalistique. Tout est fait, fini, calciné, quand l'article paraît. Quand le texte sort. Comment laisser le présent au présent?

J'invente au fur et à mesure, dit le romancier. Mais les mots sont contagieux. Et tout livre est malade, rarement contagieux. Lui. Un bon livre, un beau livre, c'est un livre qui nous fout sa maladie. Jusqu'à ce qu'il en meure.

On est toujours un con pour sa femme. Ou c'est une conne,

Écrire un poème étalon-or de la langue c'est donner la parole à personne. Pas même à soi. Le théâtre la donne à tout le monde. Il n'y a pas à s'étonner de la nostalgie des poètes quant au phénomène théâtral. Kafka parvient à faire *jouer* ses personnes — plus que personnages — dans un

espace qui serait théâtral si l'urgence n'était telle d'un autre décor. Le théâtre, ce fut l'église.

Tant qu'à faire d'écrire, il vaudrait mieux avoir du génie. Or nous en avons tous. La littérature n'est qu'un pâle succédané du génie que nous exerçons avec nos semblables, à fins de meurtre. Quotidiennement. Shakespeare n'a d'intérêt que dans la mesure où il nous rappelle notre génie perdu. On se dit « tiens c'est vrai, j'y avais déjà pensé, pourquoi ne l'ai-je pas dit? ». A quoi n'avons-nous pas pensé je vous le demande! La vie est démesurément longue, démesurément courte. Quand on se prévoit, c'est à frémir d'horreur. Nous allons être à perpète cette poussière d'os dans une boîte bien fermée, si bien fermée qu'allez, on n'en sortira jamais. Certains jours, je me dis : tant mieux. D'autres : dommage.

Il y a toujours quelque chose d'illisible dans un poème (digne de ce nom). L'illisible, c'est le poème lui-même, rendu équivalent à la nature. Incueillable. On se donne des gants en *semant*.

Dieu soit loué. A qui?

L'écriture c'est passer le temps.
La musique c'est le faire passer.
La peinture c'est l'effacer.

Qui écrit pour se sauver est foutu d'avance.

Ce n'est pas parce qu'on visite un cimetière qu'on connaît ses habitants.

La lecture, résurrection de Lazare. Soulever la dalle des mots.

Il pleurait à froides larmes.

Le moment à partir duquel on ne peut plus dire sa vérité, parce qu'elle est insupportable. Inécoutable. Indécente. Pire que de faire l'amour dans la rue.

Il ne faut pas être grand clerc en écriture pour savoir à quel point il est rare d'être véritablement branché sur ce que les mots tracés sur une page blanche tentent de... boire, d'effacer, en quelque sorte; en vue d'une vie plus large, plus ouverte, mots *proues*, allant tâter le terrain, qu'on sait miné, et tant pis, dès lors, si on saute avec. Très rare! On n'utilise les mots que pour n'en plus avoir besoin. Mais rien ne repousse plus vite qu'un mot.

Les flocons tombent du ciel
Et les enfants dans la neige
Et moi sur la terre que fais-je
Sinon tomber dans le réel (What is this?) ((D'Ys?))
A son fur et sa mesure...

Certains hommes se placent au-dessus de leur malheur pour rendre compte de celui des autres. Il arrive que leur *roman* nous donne l'idée de la vie absolue, aussi bien du voisin que de la nôtre, *pendant* qu'on les lit. C'est *presque* ça. Puis on les quitte. On ressort. Et tout recommence. Mais peut-être ont-ils tout dit. Un homme, peut-être, peut tout dire. Ça ne change rien. Voilà notre drame. Un homme peut, à la rigueur extrême, faire en sorte que la société change. Mais un homme ne peut changer un homme. De là vient sans doute cette formidable lassitude de la conversation. C'est l'horrible loi du pléonasme. L'homme, à la rigueur, peut changer. Pas l'espèce.

Ce s'rait dommage de mourir
sans avoir un p'tit peu vécu
un tout p'tit peu le cul tout nu
le nez en l'air la queue de même..

Il ne faut pas se servir du peu de musique qu'on a *en soi* pour laisser croire qu'on économise, qu'on se farde de...

Il ne faut pas utiliser le peu de littérature

qu'on a dans la peau pour mallarméiser à vue de néant.

Il ne faut pas se croire en pleine peinture quand on sort du cadre et qu'on exploite sa vacuité.

Beethoven était *bourré* de musique. Mozart. Bach. Aussi Schönberg, Berg, Webern, Mahler.

Pound était *bourré* de littérature. Aussi Cummings, Joyce, Musil, Broch, Artaud, Bataille.

Pollock était *bourré* de peinture. Vermeer aussi. Uccello. Picasso.

Aujourd'hui nous débourrons. Nous freinons. L'éthique n'a rien à voir ici. Mais le monde alentour. Quelle que soit sa réussite aujourd'hui, un homme renie son génie, son manque de génie tout aussi bien, rejette celui des autres, se libère presque totalement de sa mémoire. Monde de l'oubli. De l'oubli de l'oubli. Qui connaît Blanchot? A part ceux qui disent le connaître. Blanchot est un des hommes les plus présents de ce monde. Pour qui? Je l'ai vu, ce qui s'appelle vu, deux fois. La première, chez Pierre Klossowski, à l'occasion d'une de ses expositions privées. Blanchot était là, au centre de la pièce, cour de Rohan, en conversation avec, tenez-vous bien, Georges Bataille. Pour moi, qui avais lu pas mal, déjà, cette scène, P. K. à cheval sur la fenêtre, hors du lieu scénique, pour moi, eh bien, ça m'a frappé. Blanchot et Bataille dans la même pièce que moi, minus, incapable d'aller leur dire bonjour, oui, scène totale. La seconde fois, chez D. Aury. Paulhan ne savait plus à quel saint se vouer pour que la N.R.F. survive. Alors il changeait les lieux de rencontre, Brinville, etc. Et voilà que devant la

GEORGES PERROS



3

« Difficile de vivre dans un monde où les amoureux n'osent avouer leur amour – leurs amours – qu'après avoir *réussi* dans la société qu'ils ont essayé de déguster de tout amour.

Aimer la littérature, c'est être persuadé qu'il y a toujours une phrase écrite qui nous re-donnera le goût de vivre, si souvent en défaut à écouter les hommes. Soi-même, entre autres. »

G. P.

À la suite des deux premiers volumes des *Papiers collés*, voici le troisième, posthume, composé comme d'habitude de réflexions, fragments, aphorismes, esquisses de journal, lettres, où viennent s'intercaler des portraits (écrivains, hommes de théâtre et hommes de la rue) et des poèmes ou montages de poèmes.

À sa manière, Perros parle de tout, et rien de ce qu'il dit ne tombe à côté. Au contraire, il y a dans ces pages une exactitude, un accent, qui ne laissent pas le lecteur tout à fait pareil à lui-même, après les avoir lues. Le ton, qui peut être âpre ou drôle, est toujours d'une rare gravité. La générosité, la tendresse, la droiture ne sont jamais démenties.

À coup sûr, un livre « de chevet ».



9 782070 739639



94-X A 73963
Extrait de la publication

ISBN 2-07-073963-5